

Publié dans *Septentrion* 2015/3.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

***Les navigateurs n'atteindront que leur port d'attache :
«Îles» d' A. Alberts***

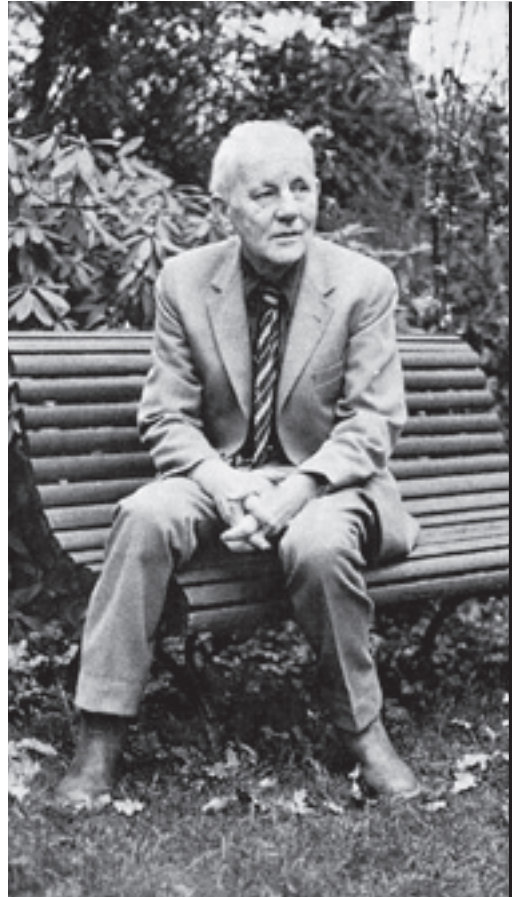
Albert Alberts (1911-1995) débuta en 1952 aux Pays-Bas avec le recueil de nouvelles *Îles*. À cette époque, l'auteur est secrétaire dans une entreprise de production de quinine; auparavant, il avait travaillé dans l'administration coloniale néerlandaise sur l'île de Madura, au nord-est de Java, dans l'archipel des Indes néerlandaises. En 1942, Alberts fut fait prisonnier par les Japonais qui l'internèrent jusqu'à la fin de la guerre à Java. Il retourna aux Pays-Bas en 1946 et poursuivit une carrière de fonctionnaire, entrecoupée de responsabilités dans l'industrie. Ces quelques éléments biographiques paraîtront toutefois

relativement secondaires pour aborder l'œuvre, orientée principalement vers l'imaginaire.

De ce point de vue, la parution du recueil *Îles* marqua un tournant dans la littérature coloniale néerlandaise au début des années 1950: pour la première fois, les Indes néerlandaises (indépendantes fin 1949) ne forment plus que le décor d'un univers romanesque largement fictif. Ces îles deviennent ainsi des paysages intérieurs, représentations de fantasmes et réceptacles de sentiments de solitude et d'aliénation. On pense quelquefois à J. Slauerhoff (1898-1936) dans ce cas et le conte *Le Marécage* contient peut être une allusion discrète aux *Fleurs de marécage* de ce poète néoromantique¹.

Connue seulement de quelques initiés, l'œuvre d'Alberts ne fut découverte par un lectorat un peu plus large qu'à l'occasion de la parution du court roman *De vergaderzaal* (La Salle de réunions) en 1974. Ce récit, situé aux Pays-Bas cette fois, raconte l'histoire d'une lente dérive vers la folie, vécue de l'intérieur par un administrateur de sociétés, Monsieur Dalem, sorte d'incarnation du bureaucrate aliéné, perdant tout sens des réalités. Le relatif succès de ce roman contribua à la redécouverte du recueil *Îles*.

Dans les deux livres, c'est d'abord le style d'Alberts qui interpelle et déconcerte; pour composer *Îles*, l'écrivain s'est inspiré en partie de la tradition orale des conteurs d'histoires, adaptant le rythme du langage parlé à des récits initiatiques à l'allure de paraboles ou d'allégories. C'est le cas par exemple dans le récit *Le Voleur*, dont le discours répétitif reproduit l'expression orale d'un conteur. L'action se passe toujours dans des archipels orientaux, sans qu'il soit possible de situer précisément les lieux ou de dater les événements. L'auteur a systématiquement recours à un narrateur anonyme à la première personne. Économe de ses mots, laconique dans son expression, Alberts suggère un monde presque irréel, dans lequel la référence à une réalité insulaire reconnaissable se fait vague, en l'absence de référence temporelle ou



Albert Alberts (1911-1995)

collection Letterkundig Museum, La Haye.

topographique. Par contraste, les quelques patronymes que l'on rencontre au fil des récits procurent une impression d'étrangeté; ils résonnent comme des anomalies dans un univers sans repères autres qu'un exotisme imaginaire, empruntant parfois au merveilleux; certains noms reviennent dans plusieurs récits, tel l'énigmatique Monsieur Zeinal ou Tarrongi III, un marchand local, qui prétend que son grand-père est originaire de Tarragone en Espagne, un toponyme qui ne semble être qu'une simple déformation de son propre nom. L'auteur s'exprime volontiers par litotes et euphémismes, ne dédaignant pas non plus la redite; certains dialogues particulièrement

lapidaires ont été justement rapprochés du théâtre de l'absurde chez Beckett ou Pinter. En effet, les personnages se servent volontiers de formules stéréotypées, donnant l'impression de s'adresser les uns aux autres en un continuel dialogue de sourds, comme dans *Le Marécage*. De cette façon s'exprime le déracinement qui s'empare de fonctionnaires coloniaux confrontés au mystère de ces îles isolées, mais également une forme d'humour absurde, car Alberts est aussi un virtuose de l'ironie et de l'implicite.

D'une manière générale, l'auteur suggère plutôt qu'il n'explique et l'absence d'information réaliste contribue à une atmosphère inquiétante qui peut aller jusqu'au fantastique: ainsi, dans la nouvelle *La Dernière Île*, des marins à la recherche d'un atoll qui serait habité par des nageurs légendaires aboutissent sans trop s'en rendre compte à leur point de départ, à l'issue d'une circumnavigation dans un univers qui semble être la représentation d'une quête purement illusoire. La dimension oppressante de ce monde tropical, à la fois attirant et repoussant, apparaît pleinement dans le récit qui ouvre le recueil, mise en scène de l'enfer «vert» (la couleur donne son titre à la nouvelle); on y rencontre un colon obsédé par l'idée de traverser la forêt vers le nord de l'île où il a abordé. Le monde insulaire s'y apparente à un labyrinthe dans les méandres duquel il faut cheminer à la recherche d'un ailleurs qui pourrait être aussi, sinon une manière d'incarnation du moi profond du personnage, au moins l'expression de son malaise existentiel - il retrouvera d'ailleurs son homologue sur l'île, l'administrateur Peereboom, pendu, sans raison apparente.

C'est alors que les «îles» imaginées par Alberts apparaissent telles des équivalents géographiques de l'isolement émotionnel auquel sont confrontés les narrateurs appartenant à l'administration néerlandaise. Peu de contacts s'établissent entre les personnages, qui s'en tiennent à la routine de leurs activités; s'en suit parfois un glissement vers l'incompréhension et la folie ou le suicide.

En somme, ce recueil offre un exemple de prose existentialiste dans un contexte imaginaire inspiré par l'expérience coloniale. Il s'agit incontestablement d'un apport original à la littérature postcoloniale et d'un classique de la littérature néerlandaise de l'après-guerre qui mérite une plus large reconnaissance par l'intermédiaire de la traduction. Celle-ci est en tous points excellente: la traductrice Kim Andringa a su parfaitement rendre le discours si particulier de cet écrivain jusque dans sa manière personnelle d'utiliser la ponctuation, n'hésitant pas à bousculer de-ci de-là la syntaxe, tout en restant toujours lisible et accessible.

Dorian Gumps

A. ALBERTS, *Îles* (titre original : *De Eilanden*), traduit du néerlandais par Kim Andringa, postface de Rob Nieuwenhuys, Piranha, Paris, 2015, 171 p. (ISBN 978 2 37119 011 5).

1 Voir *Septentrion*, LXI, n° 4, 2012, pp. 15-26.